sans l'expurger, ce discours de saint Basile dans sa collection des classiques chrétiens?

L'allégorie de Prodicus fut célèbre dans l'antiquité; elle a été souvent traduite par les œuvres des artistes, même dans nos écoles modernes.

Hercule furieux, tragédie d'Euripide, représentée vers l'année 420 avant J.-C. Cette pièce offre cette singularité, qu'elle se compose de deux actions successives. Hercule, après avoir accompli une suite de travaux commandés par Eurysthée, avait fini par descendre aux enfers. Le séjour prolongé qu'il y fit donna lieu au bruit de sa mort, qui se répandit dans la Grèce et à Athènes, où il avait laissé son épouse, Mégare, fille de Créon, et ses enfants. C'est ici que commence la première action. Lycus, usurpateur du trône de Thèbes, a résolu de faire périr l'épouse, les enfants d'Hercule et son père putatif, Amphitryon; mais le héros, de retour des enfers, donne la mort au persécuteur de sa famille. L'action est finie; une autre commence. Junon, toujours irritée contre Hercule, envoie une des Furies, qui frappe de démence le héros. Dans son délire, Hercule tue ses fils et sa femme; il est au moment de frapper de même Amphytrion, lorsque Minerve l'endort. Revenu à lui-même, il se lamente sur son crime involontaire, et veut s'arracher la vie. Thésée survient, le console et l'emmène à Athènes, où il se purifiera par l'expiation.

Le défaut principal de cette pièce, c'est qu'aucun grand caractère, aucune grande passion ne dominent le poëme. On voit que l'auteur a eu principalement recours à tout ce qui pouvait rendre la représentation brillante et frapper vivement les sens. Il a visé à des effets surprenants, qui devaient produire une impression extraordinaire à la scène, mais qui sont impuissants à procurer cette satisfaction morale que peut seule offrir une pensée dominant un drame tout entier. « Quelle raison, dit Otfried Müller, à donner pour expliquer que le poëte ait associé, dans une seule et même pièce, deux actions complétement distinctes, si ce n'est l'intention d'Euripide de surprendre le spectateur par ce qu'il y a d'inattendu dans ce changement soudain, qui amène le contraire de ce que l'on pouvait prévoir, la destruction de la famille du héros par celui que l'on s'attendait à voir la sauver. »

Ceux qui connaissent la littérature grecque ne seront pas surpris de voir un mortel, aveuglé par la divinité, commettre des actions odieuses dont il n'est que l'instrument. Ce vilain rôle attribué à la divinité n'est pas bien moral; mais, ici du moins, et c'est ce qui constitue l'originalité de la pièce, Euripide corrige l'immoralité du sujet par une protestation formelle contre ces aberrations du polythéisme. Il attaque de front, et plus ouvertement que dans ses autres ouvrages, la religion populaire. N'y a-t-il pas, en effet, une véritable protestation, bien expresse, dans ce reproche adressé à Junon : « Quel mortel adresserait ses vœux à une telle déesse qui, par jalousie contre l'amante de Jupiter, sacrifie le bienfaiteur de la Grèce, d'ailleurs irréprochable? » Immédiatement après, Thésée attaque en ces termes les dieux passionnés et corrompus : « Aucun mortel, aucun dieu même n'est à l'abri des atteintes de la fortune. Les dieux n'ont-ils pas contracté entre eux des unions que réprouvent toutes les lois? Ne les a-t-on pas vus, pour usurper un trône, charger leurs pères de chaînes? Et cependant ils habitent l'Olympe, et supportent sans remords le poids de leurs fautes. » Hercule répond : « Non, je ne crois pas que les dieux se livrent à des amours incestueux, ni qu'ils chargent leurs pères de chaînes; je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, ni qu'un d'eux se soit rendu maître d'un autre. Un dieu, s'il est réellement dieu, n'a besoin de personne. » Personne ne méconnaîtra la portée d'une pareille déclaration.

Quant au style de la pièce, c'est le style d'Euripide, toujours coulant et chaleureux, bien que trop émaillé de sentences philosophiques.

Hercule furieux, tragédie de Sénèque. C'est une imitation de celle d'Euripide. Le sujet est le même, à peu de chose près. Hercule a épousé Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes; mais, tandis qu'il descend aux enfers par ordre d'Eurysthée, un Eubéen, nommé Lycus, excite une sédition, s'empare du trône et assassine le roi avec ses fils. Ensuite il offre à Mégare de l'épouser. Sur son refus, il se dispose à l'y contraindre par la force; mais Hercule, revenant à propos, dissipe la faction de Lycus et le tue lui-même. Junon, cette éternelle ennemie d'Hercule, lui inspire alors une fureur qui le porte à égorger sa femme et ses enfants. Revenu à lui-même, il éprouve une douleur si violente que les prières d'Amphitryon et de Thésée parviennent difficilement à l'empêcher de se donner la mort. Il part pour Athènes avec Thésée, afin de s'y purifier.

Composée pour l'école et non pour le théâtre, cette pièce présente peu d'intérêt, mais elle offre des détails ingénieux et une foule de vers remarquables. La recherche des antithèses, l'affectation de la forme sententieuse, la subtilité des idées sont rachetées, de temps en temps, par des beautés d'un ordre supérieur. Mais comme nous sommes loin de la vivacité et du pathétique d'Euripide!

Hercule sur l'Œta, tragédie de Sénèque, imitée des *Trachiniennes* de Sophocle. Déjanire, indignée de se voir préférer Iole, une captive, envoie à Hercule la fameuse tunique trempée dans le sang du centaure Nessus. Elle croit, sur la parole du centaure mourant, que cette robe est une sorte de talisman tout-puissant pour lui faire regagner le cœur de son époux. Hercule revêt la fatale tunique; aussitôt le venin dont elle est pénétrée s'enflamme; le feu s'attache à tous les membres d'Hercule, brûle sa chair, consume ses os. Déjanire, ayant reconnu la perfidie de Nessus, se donne la mort. Hercule tue d'abord Lichas, qui lui avait apporté ce fatal présent, puis se brûle sur un bûcher élevé au sommet de l'Œta. Il apparaît ensuite à sa mère, Alcmène, et la console en lui apprenant qu'il vient d'être placé au rang des immortels. Tel est le canevas de Sophocle, sur lequel Sénèque a brodé un portrait d'Hercule à sa façon. Au lieu du héros plein de grandeur, digne fils de Jupiter, Sénèque met sur la scène une sorte de bravache, un héros comme les comprennent les esprits médiocres. Même dans sa mort, l'exagération des détails, combinée avec les maximes stoïciennes, en fait un héros impossible. Sous le pinceau du tragique latin se transforment ou plutôt se défigurent tous les portraits qu'il emprunte à la tragédie grecque. Leurs traits sont grossis et exagérés, leur langage prétentieux, leur maintien affecté; ce sont des personnages, ce ne sont plus des réalités vivantes et naturelles. Le stoïcisme parle par leur bouche, prononce des sentences philosophiques, et se plaît dans des monologues interminables. Mais ce qui, en dépit de ces défauts, soutint l'*Hercule sur l'Œta*, c'est le relief de l'expression, l'éclat de la couleur, l'image plus que le sentiment, le trait et l'effet, le grandiose, enfin, plus que le grand. Les vers sont bien écrits, bien frappés, quoique peut-être un peu trop travaillés.

Hercule enfant étouffant les serpents, tableau d'Annibal Carrache, au Louvre (nº 148). Le célèbre artiste bolonais s'est évidemment inspiré du beau marbre de Florence; il a représenté Hercule entièrement nu, s'élançant hors de son berceau, sur lequel un de ses genoux est appuyé, et étreignant un serpent dans chacune de ses petites mains. On ne pouvait donner plus de vigueur et d'énergie à des formes enfantines. Ce tableau, d'un dessin savant, d'un modelé très-ferme, a malheureusement un peu poussé au noir. Il faisait autrefois partie de la galerie du Régent, au Palais-Royal, et il a été gravé par Ern. Morace, par le comte de Bizemont-Prunélé, et dans les recueils de Filhol, de Landon et de Réveil. Il a été attribué, par quelques connaisseurs, à Augustin Carrache.

Hercule entre le Vice et la Vertu ou **Hercule au bivoie**, tableau d'Annibal Carrache, au musée de Naples. L'allégorie d'*Hercule entre le Vice et la Vertu*, inventée par Prodicus, a été embellie par Xénophon, et rapportée par lui en ces termes : « En sortant de l'enfance pour entrer dans la jeunesse, à l'âge où l'homme commence à décider par lui-même, Hercule alla s'asseoir et méditer dans un lieu écarté; là lui apparurent deux femmes d'une taille surhumaine : l'une était vêtue de blanc; la nature l'avait douée d'une grande pureté de formes et de teint; ses yeux étaient remplis de pudeur; l'autre, peinte sur la figure et sur tout le corps, pour se faire paraître plus blanche et plus rouge qu'elle ne l'était naturellement, portait un vêtement transparent, et à travers lequel se laissait apercevoir son corps; elle se redressait et se regardait, et regardait si les autres faisaient attention à elle, reportant continuellement les yeux sur elle-même. Hercule ayant demandé son nom à cette dernière, elle lui répondit : « Ceux qui m'aiment m'appellent la Volupté; mes ennemis, le Vice. » L'autre, interrogée à son tour, répondit tout autrement : « Hercule, il faut suivre le chemin que je te montre... Tu n'entendras de ma bouche que la vérité... Tout ce qu'il y a de beau, d'honnête, c'est au prix d'un travail assidu que les dieux l'accordent aux mortels... Ceux que j'aime se réveillent sans chagrin : jeunes, ils ont le plaisir d'être loués par les vieillards; vieux, ils jouissent des respects de la jeunesse; leur mémoire vit après eux, et leurs noms sont célébrés d'âge en âge... » Cette fable, que Xénophon place dans la bouche de Socrate encourageant Aristippe à l'étude de la sagesse, est devenue, dans nos temps modernes, le sujet de plusieurs ouvrages de peinture et de poésie.

Dans le tableau d'Annibal Carrache, Hercule, assis entre les deux femmes, paraît irrésolu. La Vertu, chastement vêtue, lui présente une épée et lui montre le ciel. La Volupté, vue presque entièrement de dos, se dépouille de ses vêtements et découvre, avec toute l'effronterie du vice, les charmes qu'elle croit plus puissants que les remontrances de sa rivale; elle est sur une couche jonchée de fleurs, auxquelles se mêlent deux masques, emblèmes de la fausseté et de la fragilité des plaisirs. Ce tableau a été gravé par Nicolas Mignard.

Hercule tuant l'hydre de Lerne, tableau du Guide; musée du Louvre. Hercule, armé de sa massue, frappe à coups redoublés le monstre, qui dresse ses têtes près d'un rocher. Il y a beaucoup de vigueur dans cette figure, plus grande que nature; le dessin est savant, mais la couleur est un peu froide. Ce tableau fut peint par le Guide pour le duc de Mantoue, avec les trois suivants : le *Combat d'Hercule et d'Achéloüs*, l'*Enlèvement de Déjanire*, *Hercule sur le bûcher*. Les quatre compositions passèrent ensuite dans la collection de Charles Ier, et furent achetées, à la vente faite après la mort de ce prince, par le banquier Jabach, qui les revendit à Louis XIV. Elles ont été gravées par Gilles Rousselet, et font aujourd'hui partie du musée du Louvre.

Le sujet d'*Hercule tuant l'hydre* a été traité fréquemment. Nous nous bornerons à citer les estampes de Marco Angelo, Giorgio Ghisi (d'après Gio.-B. Bertano), Gio.-Ant. da Brescia, F. Gregori (d'après Bandinelli), de Caylus (d'après Annibal Carrache), Fr. Curti (d'après le Guerchin), Bonacina (d'après Ciro Ferri), etc. L. Desplaces a gravé un *Hercule tuant l'hydre* d'après l'antique. Un peintre contemporain, M. E. Bin, a fait sur ce sujet, sous le titre d'*Heraklès Teraphonios* (*Hercule tueur de bêtes féroces*), un grand tableau qui a paru au Salon de 1872, et qui a été acquis par l'Etat. C'est un morceau académique, où il y a d'incontestables qualités de dessin, mais dont le sentiment et le style répugnent absolument au goût moderne. Quand donc les artistes qui cultivent la grande peinture comprendront-ils que, pour des temps nouveaux, il faut un nouvel idéal? L'art n'a-t-il pas usé et abusé trop longtemps des données antiques?

Une statue d'*Hercule vainqueur de l'hydre* a été exposée par M. G. Jacquot, au Salon de 1859.

Hercule entre le Vice et la Vertu, tableau de Rubens, au musée des Offices. Le héros est assis, ayant à sa droite Vénus, qui lui presse doucement le bras, tandis que Cupidon lui embrasse les genoux; à sa gauche se tient Minerve, qui lui prend la main et lui montre des armes enterrées près de là. Au-dessus apparaît le Temps, portant les emblèmes accoutumés de la rapidité et de la fragilité de la vie. Hercule, bien que tournant encore les yeux vers la déesse de la volupté, s'apprête à suivre la Sagesse. En l'air, un amour dépité s'enfuit à tire-d'aile. Un joli paysage, où deux nymphes se montrent à distance, sert de fond à cette composition, qui a été peinte en Italie, à l'époque où Rubens imitait le coloris riche et moelleux du Titien.

Dans un charmant tableau de Battoni, qui est au musée de Turin, et qui a été gravé par Beltason, la Vertu, assise à côté d'Hercule, lui présente une rose épanouie, emblème des plaisirs, tandis que les Amours jouent avec la massue du héros. Au Louvre est un *Hercule au bivoie*, de Gérard de Lairesse, qui a été gravé par Fontana. Le héros est assis entre la Vertu, vêtue de blanc, et la Volupté, habillée d'étoffes transparentes; la première est debout, grave et sévère, à l'entrée d'un chemin roide et escarpé, qui conduit à un temple; la seconde est assise près d'Hercule, qu'elle cherche à retenir par le bras et à entraîner vers un riant paysage, sous des ombrages où attend une vieille femme. Citons encore : un tableau de Poussin, qui a été gravé par R. Strange et Autenrieth; un tableau de G. Crayer, qui offre quelque analogie avec la composition de Rubens, et qui a été gravé dans le *Musée français* et la *Galerie* de Réveil; une gravure de Paolo de Matteis, d'après Simon Gribelin, le fils; une estampe de Bartolozzi, etc.

Hercule filant aux pieds d'Omphale, tableau regardé comme l'œuvre du Dominiquin; au musée de Munich. Le dieu, aux trois quarts nu, est assis sur un siége de forme antique, que son manteau recouvre en partie. Il tient la quenouille et fait tourner le fuseau. Debout devant lui, Omphale, le dos couvert de la peau du lion, dont la gueule menaçante coiffe sa charmante tête, appuie l'un de ses bras sur l'énorme massue du héros; elle a les jambes, le torse et les épaules entièrement nus. Elle se penche légèrement, de profil, vers une de ses suivantes, à laquelle elle montre du doigt le terrible Alcide dompté par ses charmes. Il y a dans ce geste et dans toute l'attitude de la belle Lydienne l'expression d'une satisfaction railleuse. La suivante, dont les épaules et la poitrine jusque au-dessous des seins sont découvertes, paraît aussi heureuse que sa maîtresse de ce triomphe de la beauté féminine. Trois autres jeunes femmes se moquent du fileur; l'une d'elles, placée derrière lui et se croisant les bras, a peine à retenir l'explosion de sa gaieté; la seconde fait un geste de fausse compassion; la troisième, assise en face d'Hercule, qui la regarde d'un air piteux, lui montre Omphale parée de ses attributs. Seul, Cupidon, debout dans un coin près du héros, a l'air de le prendre en véritable pitié; de ses deux petites mains tendues, il le montre à Omphale, comme pour dire à la coquette : Voyez comme il vous aime!

Ce tableau, dont les figures sont de grandeur naturelle, est très-remarquable sous le rapport de l'expression et de la couleur. Certaines parties ont malheureusement poussé au noir. Il a été longtemps attribué au Dominiquin, ainsi qu'un autre tableau du même musée, faisant pendant et représentant *Hercule furieux tuant sa femme et ses enfants*, mais le dernier catalogue, publié par le professeur Nazggraff (1865), donne ces deux tableaux à Alessandro Turchi de Vérone. L'*Hercule filant aux pieds d'Omphale* a été gravé plusieurs fois, notamment dans la *Galerie des arts* de Réveil. D'autres compositions sur le même sujet ont été peintes par Guiseppe del Sole (musée de Dresde), Luca Giordano (même musée), B. Spranger (au Belvédère à Vienne), Romanelli (gravé par J.-B. Michel), Simon Vouet (gravé par Michel Dorigny, 1643), Léopold Burthe (Salon de 1846), Lagrenée (Salon de 1769), F. Lemoyne (musée du Louvre, collection La Caze). D'après le tableau de ce dernier, L. Cars a fait une gravure, en 1727, pour sa réception à l'Académie; au bas de cette pièce on lit les vers suivants :

Hercule file en damoiseau;
Sa gloire cède à de vains charmes.
Que lui reste-t-il? Un fuseau.
Omphale a son cœur et ses armes.

Une gravure sur bois du XVIe siècle, marquée des initiales I. M. S., représente *Hercule et Omphale*. Citons encore, sur le même sujet, un groupe antique du musée de Naples, un groupe de Dumont le Romain, qui a été gravé par Miger, et un autre groupe par le sculpteur belge P.-J. Feyens, que possède le musée de Bruxelles. Au Belvédère de Vienne est un tableau du Tintoret qui représente Hercule châtiant le Faune qui voulait surprendre Omphale.

Hercule (LES TRAVAUX D'), compositions de N. Poussin, gravées par J. Pesne. Ces compositions, au nombre de treize, sont traitées avec ce sentiment profond de l'antique qui caractérise les œuvres mythologiques du grand maître. Voici quels en sont les sujets : 1º Hercule est allaité par Junon endormie; 2º et 3º il est instruit par Chiron à monter à cheval et à tirer de l'arc; 4º il consulte l'oracle; 5º il apprend d'Antolycus à conduire un char; 6º il tue les fils de Borée; 7º il délivre Hésione; 8º il fait prisonnière Hippolyte, reine des Amazones; 9º il attaque Diomède et Busiris; 10º il tue un des géants; 11º il terrasse Antée; 12º il étrangle le lion de Némée; 13º il porte le monde sur ses épaules, pendant qu'Atlas se repose.

Nicolas Poussin a dessiné ou peint plusieurs autres compositions relatives au même héros : la *Naissance d'Hercule*, gravée par Wolfsheimer; *Hercule enlevant Déjanire*, peinture exécutée en 1639, pour M. de Chantelou, et qui a été gravée par Audran; *Hercule entre la Sagesse et le Plaisir*, tableau appartenant aujourd'hui à un amateur anglais, et qui a été gravé par Robert Strange; *Hercule exterminant l'Ignorance*, composition allégorique et satirique à l'adresse de Simon Vouet et des autres ennemis du Poussin; et enfin *Hercule couronné par Minerve*, tableau qui, d'après ce que nous apprend Smith (*Catal.* VIII, nº 268), se trouvait, en 1867, dans la collection du marquis de Bute, à Luton (Angleterre).

Beaucoup d'autres artistes ont représenté les *Travaux d'Hercule*. Parmi les estampes, nous citerons : une suite de treize pièces gravées sur cuivre par Aldegrever, en 1550, et qui ont été copiées par P. Maes le Vieux, en 1577; une suite de douze pièces exécutées par H.-S. Beham de 1542 à 1548; douze pièces gravées par Ch. David, d'après Frans Floris; douze pièces gravées par Cl. Dubosc, B. Picart, Van der Gucht et Louis Chéron; quatorze pièces, y compris deux titres, gravées par Sim. Frisius, d'après Tempesta; treize pièces gravées par P. Aquila, d'après Annibal Carrache; six pièces gravées par Caraglio, d'après le Rosso, et qui ont été copiées par Androuet du Cerceau. Les sujets de ces six dernières pièces sont : *Hercule tuant Cerbère; Hercule perçant de ses flèches le centaure Nessus; Hercule combattant les Centaures; Hercule terrassant le fleuve Achéloüs; Hercule combattant Cacus.*

Le musée de Madrid possède dix tableaux exécutés par Zurbaran pour la décoration du palais du Buen-Retiro et représentant les sujets suivants : 1º Hercule lutte contre le lion de Némée; 2º il tue l'hydre; 3º il combat le sanglier d'Erymanthe; 4º il dompte le taureau de l'île de Crète; 5º il lutte contre Cerbère; 6º il sépare les monts Calpé et Abyla; 7º il terrasse Antée; 8º il est vainqueur de Géryon; 9º il détourne le cours du fleuve Alphée; 10º il est dévoré par la tunique de Nessus.

N'oublions pas les onze peintures semi-circulaires qu'Eugène Delacroix avait exécutées pour la décoration des dessus de porte et de fenêtre du salon de la Paix, à l'Hôtel de ville de Paris, et dans lesquelles il avait représenté les sujets suivants : 1º Hercule enfant trouvé par Junon et Minerve; 2º il rapporte vivant sur ses épaules le sanglier d'Erymanthe; 3º il est placé entre la Vertu et la Volupté; 4º il écorche le lion de Némée; 5º il délivre Hésione; 6º il étouffe Antée; 7º il est vainqueur d'Hippolyte, reine des Amazones; 8º il enchaîne Nérée; 9º il dompte et tue le Centaure; 10º il ramène Alceste du fond des enfers; 11º parvenu enfin aux limites du monde, là où il a élevé ses fameuses colonnes et où le soleil se couche, il se repose de ses travaux. Ces peintures ont été gravées dans le grand ouvrage de Leroux de Lincy pour l'Hôtel de ville. Les

esquisses ont figuré à la vente posthume des œuvres du maître, et sont devenues d'autant plus précieuses que les tableaux ont péri.

Hercule étouffant les serpents, tableau de J. Reynolds, au musée de l'Ermitage. Le bambino athlétique, subitement éveillé, est à demi couché sur une peau de lion; de chaque main il a saisi un des serpents, qu'il presse et qu'il étouffe. Son attitude, en raccourci, est à la fois pleine d'énergie et de grâce; son visage respire une fureur bien enfantine, mais où il y a de la majesté pourtant. Diverses personnes, parmi lesquelles le devin Tirésias, auquel l'artiste a donné les traits de son ami le docteur Johnson, sont témoins de l'action du jeune dieu.

Reynolds peignit ce tableau pour l'impératrice Catherine II, qui le paya 39,000 francs, somme énorme pour l'époque; il fit pour le comte Fitz-William, une reproduction de la figure d'Hercule. Cette figure a été gravée sur bois par Chevauchel dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*. Le tableau de l'Ermitage a été gravé par Ch.-H. Hodges.

Hercule délivrant Alceste, tableau de Regnault (collection particulière). Ce beau tableau fut exposé en 1799; voici la notice dont l'artiste avait accompagné son œuvre, après le récit succinct de l'histoire d'Alceste : « J'ai choisi, dit-il, le moment où Alceste, n'étant déjà plus dans le séjour des morts, n'est cependant point entièrement rendue à la vie. L'âme, qui s'était séparée du corps, rentre dans sa demeure, et va bientôt en ranimer tous les organes. Hercule, vainqueur des obstacles que Pluton lui a opposés, emporte celle qu'il vient d'arracher aux enfers; il s'en éloigne, et la ramène dans le séjour des vivants. »

« Cette belle toile, dit Landon, soutint la réputation de Regnault. On y retrouve le dessin correct, la noblesse des caractères, les carnations brillantes, le pinceau facile et moelleux qui distinguent l'auteur de l'*Education d'Achille*. » Ajoutons que le corps d'Alceste, entièrement nu, est un des plus parfaits que la peinture ait produits, tant sous le rapport du dessin que sous celui du coloris frais et brillant dont les contours sont animés. Ce tableau a été gravé par Réveil dans le *Musée de peinture*, et par Landon dans ses *Annales*.

Hercule enfant étouffant des serpents, statue antique, en marbre, au musée des Offices. Le fils de la belle Alcmène montre qu'il est aussi le fils du grand Jupiter, en écrasant de ses mains d'enfant les serpents que la jalousie Junon avait envoyés pour le dévorer. Cette figure passe à juste titre pour un des meilleurs ouvrages antiques qui aient été épargnés par le temps : elle est sans doute l'œuvre d'un maître et a dû être fort estimée des anciens, car il en existe une belle répétition en bronze au musée de Naples. Ce musée possède aussi une peinture antique sur le même sujet.

Hercule Farnèse, statue antique en marbre grec; musée Borbonico, à Naples. Le demi-dieu debout, dans l'attitude du repos, s'appuie sur sa massue recouverte de la peau de lion. Le bras droit retombe de tout son poids; dans la main gauche, passée derrière le dos, il tient trois pommes enlevées aux Hespérides. Tout, dans cette admirable statue, exprime l'idéal de la force unie à l'agilité. L'Hercule Farnèse a été trouvé sous Paul III, en 1540, dans les ruines des Thermes de Caracalla. Il lui manquait la main gauche, quelques doigts de la droite et les jambes, qui furent retrouvées, vingt ans après, dans un puits situé à 3 milles de Rome. La main gauche, en plâtre, est de Tagliolini. Les yeux étaient en émail ou en pierre dure; ils ont disparu. Au bas de la massue est une inscription qui donne le nom du sculpteur : c'est Glycon d'Athènes.

Voici la description de cette statue célèbre, que donne Emeric David :

« Le visage de l'Hercule Farnèse semble, au premier aspect, fait de trois morceaux : l'un est le front, qui est très-saillant, droit et renflé dans le haut; les deux autres sont les grands cercles qui sont formés par les arcades des sourcils, les extrémités du nez et la racine de la barbe. Le nez est court, aquilin, peu relevé à la racine, large dans la partie inférieure, serré dans le haut. La bouche est plus grande que ne l'est ordinairement cette partie dans les belles têtes antiques. Le ciseau a fait sentir le chevelu des sourcils. Les muscles sourciliers sont gros. Les deux bosses frontales ont une grande saillie. On voit, dans la partie supérieure de l'os coronal, sur l'aplomb du nez, une éminence forte, qui descend, en demi-ovale, de la racine des cheveux vers le milieu du front. L'os coronal, par cette élévation de ses bords supérieurs, semble repousser en l'air les cheveux qui en sortent. Les tempes serrées augmentent la saillie apparente du front. Les sommités de l'os, qui remontent en divergeant, du coin extérieur de l'œil à la racine des cheveux, le terminent et l'encadrent. Une ligne profonde le traverse horizontalement. Elle se dessine entre les muscles sourciliers et les bosses coronales, et suit en partie l'inflexion des sourcils. Partout on reconnaît la présence de l'os, au milieu des chairs qui le recouvrent. Ces divers caractères annoncent que l'artiste a voulu représenter un homme, et vraisemblablement faire un portrait. »

Hercule et Télèphe, groupe de marbre antique; musée du Louvre. De la main droite, Hercule s'appuie sur sa massue; de la gauche, il porte Télèphe, le fils qu'il a eu de son union avec Augé. La biche qui a allaité l'enfant, abandonné dans les bois par sa mère, lève la tête vers lui. Ce groupe est un des antiques les plus remarquables du musée du Louvre; il provient de la galerie Borghèse et a été gravé par Avril le Jeune dans le *Musée français*, et par Ph. Boutrois dans le Recueil de Filhol.

Au musée Pio-Clémentin (Vatican) est un groupe en marbre qui a beaucoup d'analogie avec celui que nous venons de décrire : il n'y manque que la biche. Winckelmann pense que l'enfant est Ajax, fils de Télamon, qu'Hercule enveloppe de sa peau de lion pour le rendre invulnérable. Quelques archéologues ont prétendu reconnaître dans la tête du dieu les traits de l'empereur Commode; de là le nom d'*Hercule Commode*, qui est donné quelquefois à cet ouvrage. Ce beau groupe, qui ornait le Vatican dès l'époque de Jules II, avait été découvert dans des fouilles faites au Campo di Fiori, près du théâtre de Pompée.

Hercule étouffant le lion de Némée, groupe de marbre antique, au Vatican. Ce groupe, de petites proportions, représente le héros étreignant dans ses bras puissants le lion qui expire. Attitude, mouvements, sont d'une vérité extrême. On remarque aussi l'affaissement des membres de l'animal. Au musée de Naples est une peinture antique, découverte à Herculanum, qui offre une disposition semblable à celle de ce groupe.

Raphaël a fait un dessin à la plume représentant un lutteur aux prises avec un lion : « Ce n'est pas Hercule, dit M. Gruyer (*Raphaël et l'antiquité*, II, p. 58), car le héros grec étouffe son adversaire; c'est plutôt un gladiateur. Il est vu de profil et nu. Il a plié sous son genou les reins vigoureux de la bête féroce, et des deux mains il brise la mâchoire redoutable. Le mouvement est d'une impétuosité terrible. Les traits sont animés, tous les muscles sont tendus, et les bras sont d'une force à laquelle rien ne peut résister. » Ce dessin a passé par les collections Borghèse et Lawrence; il appartient maintenant à l'université d'Oxford. Passavant croit qu'il représente *Samson déchirant la gueule du lion*; mais, suivant la remarque de M. Gruyer, le douzième juge d'Israël était très-jeune lorsqu'il terrassa le lion, et le personnage du dessin de Raphaël est un homme dans toute la force de l'âge.

Une estampe anonyme du XVIe siècle, exécutée en clair-obscur, d'après un dessin de Raphaël, nous montre Hercule étreignant le lion, qui de ses griffes lui saisit la cuisse et le genou. Il existe encore deux autres compositions du même sujet, faussement attribuées à Raphaël, dit Passavant, car elles sont de Jules Romain, qui les a exécutées à fresque, au palais du Té à Mantoue : l'une a été gravée par Agostino Veneziano, et avec quelques changements par Nic. Vicentino et Andrea Andreani, l'autre par Hugo da Carpi ou l'un de ses imitateurs.

On a sur le même sujet diverses estampes de Gio-Ant. da Brescia (copiée par J. Hopfer), Aldorfer, Aldegrever, Melchior Lorch, E. Chauveau; un tableau (paysage historique) de M. Alexandre Desgoffe (Salon de 1838) et un petit groupe, d'un caractère très-énergique, exécuté en bronze et en marbre par M. G. Clère (Salons de 1864 et 1872).

Hercule (LES TRAVAUX D'), bas-reliefs antiques, au musée des Offices (Florence). Ces bas-reliefs, qui décorent un sarcophage, comprennent huit sujets : 1º Hercule porte le lion de Némée, qu'il a tué; 2º il assomme à coups de massue l'hydre de Lerne; 3º il emporte le sanglier d'Erymanthe, tandis qu'Eurysthée effrayé se réfugie dans le Dolium; 4º il s'empare de la biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain; 5º il extermine avec ses flèches les oiseaux du lac Stymphale; 6º il est vainqueur d'Hippolyte, reine des Amazones, et lui enlève sa ceinture; 7º il se tient, avec une lionne, près de la source avec laquelle il va nettoyer les écuries d'Augias; 8º il dompte le taureau de Marathon. Dans les quatre premières compositions, le fils d'Alcmène est imberbe; il est représenté plus âgé et avec toute sa barbe dans les quatre suivantes. Ces bas-reliefs intéressants ont malheureusement subi plusieurs mutilations.

Au Vatican est un grand bas-relief antique, divisé en cinq arcades, dans chacune desquelles est représentée une des victoires d'Hercule sur les animaux fabuleux : sur les oiseaux du lac de Stymphale, sur la biche aux pieds d'airain, sur le sanglier d'Erymanthe, sur l'hydre de Lerne, sur le lion de Némée. Le même musée possède quatre bas-reliefs, non moins précieux pour l'iconographie, qui ont été trouvés dans des fouilles faites aux environs de Palestrina; l'un représente Hercule enfant, étouffant les serpents envoyés par Junon, et le même enfant prodige instruit à jouer de la lyre par Linus et Calliope; le second nous montre le jeune héros, apprenant des Scythes à tirer de l'arc, et, dans un autre compartiment, Hercule entraînant les Thébains au combat contre le roi d'Orchomène. Ces deux bas-reliefs, divisés en arcades, offrent en outre les figures de Minerve, Mars, Amphitryon, Junon et Bacchus, toutes divinités qui ont été mêlées aux aventures d'Hercule. Les deux autres bas-reliefs nous font assister aux exploits du demi-dieu : 1º il lutte avec le lion sous les yeux de la dryade Néméa, fille d'Asopus; 2º il tue l'hydre; 3º il emmène de Crète à Argos le taureau qui a engendré le Minotaure; 4º il donne la mort au dragon des Hespérides; 5º il triomphe de la biche; 6º il extermine les Stymphalides sous les yeux du fleuve Erasinus; 7º il tue le sanglier, en présence du fleuve Erymanthe; 8º il nettoie, avec l'aide d'une nymphe, les écuries d'Augias. Les quatre bas-reliefs que nous venons de décrire sont remarquables par l'élégance et la délicatesse de l'exécution.

Hercule et Cacus, groupe colossal en marbre blanc, par Bandinelli; à Florence, dans la Loggia dei Lanzi. Hercule, debout, tient de la main droite sa terrible massue, et saisit, de la main gauche, la chevelure de Cacus, agenouillé devant lui; il fronce les sourcils, et regarde au loin, comme s'il attendait l'ordre d'assommer le brigand. Cacus se courbe sous la main du fils d'Alcide; il comprend que toute résistance est inutile et qu'il va périr.

Ce groupe, que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de Bandinelli, a un caractère assez grandiose; toutefois, les figures, entièrement nues, ont une musculosité exagérée; Michel-Ange disait, en manière de plaisanterie, que le corps d'Hercule ressemblait à un sac rempli de pommes de pin. Bien d'autres critiques furent faites de ce groupe, et il ne fallut rien moins que la haute intervention d'Alexandre de Médicis pour qu'il pût être inauguré (1534); il est bon de dire que Bandinelli, par son caractère hautain et violent, s'était fait une foule d'ennemis à Florence.

Michel-Ange a traité le même sujet dans un groupe que Lucas Kilian a gravé sous trois aspects différents; nous ne savons si le groupe a été exécuté ou simplement dessiné par le grand artiste. Le Louvre possède deux tableaux représentant le meurtre de Cacus par Hercule, l'un peint par le Dominiquin, et qui a été gravé dans le *Musée Français* par Pillement, l'autre par Lemoyne, et qui a été gravé par Laurent Cars. Au musée de Lille, se trouve le fragment d'un plafond sur le même sujet, peint par Charles Lebrun.

HERCULE (COLONNES D'). V. COLONNES.

HERCULE (île d'), en latin *Herculis insula*, nom ancien d'une petite île de la Méditerranée, située au N.-O. de la Sardaigne, près du cap Falcone. Elle porte aujourd'hui le nom d'ASINARA. V. ce mot.

HERCULE (Maximien). V. MAXIMIEN.

HERCULE D'ESTE. V. ESTE.

HERCULÉE s. f. (èr-ku-lé — rad. *Hercule*, n. pr.). Hortic. Variété de tulipe.

— Bot. syn. de CAULOGLOSSE, genre de cryptogames.

HERCULÉEN, ÉENNE adj. (èr-ku-lé-ain, é-è-ne — du nom d'*Hercule*). Robuste, vigoureux, musculaire : *Taille* HERCULÉENNE. *Force* HERCULÉENNE. *Que de constitutions* HERCULÉENNES *j'ai vues s'émacier au souffle des imprudences et des excès d'un moment.* (Raspail.) ‖ Qui ne peut être fait que par un homme fort comme Hercule : *Travail* HERCULÉEN.

HERCULIS COSANI PORTUS, ville de l'Italie ancienne, dans l'Etrurie, sur les côtes de la mer Tyrrhénienne; elle servait de port à *Cosa*, et elle porte de nos jours le nom de PORTO-ERCOLE.

HERCULIS LIBURNI PORTUS, ville de l'Italie ancienne, dans l'Etrurie, à l'embouchure de l'Arno. C'est aujourd'hui la ville de LIVOURNE.

HERCULIS MONŒCI PORTUS, ville de la Gaule cisalpine, dans la Ligurie, au S.-O., entre Nice et Vintimille. Aujourd'hui MONACO.

HERCULIS PROMONTORIUM, nom ancien du cap SPARTIVENTO.

HERCYNE s. f. (èr-si-ne). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des pyrales, comprenant trois ou quatre espèces qui habitent les plateaux des hautes montagnes de l'Europe.

— **Encycl.** Les *hercynes*, confondues par les anciens avec les pyrales, sont des papillons nocturnes, caractérisés par un corps robuste et velu; des ailes courtes, épaisses, à fond d'un brun noir satiné; des pattes longues et grêles; une trompe courte; des antennes simples; des palpes hérissées de longs poils et sans articles distincts. Ces papillons habitent exclusivement le sommet des montagnes, où ils volent en plein jour sur les rochers, au voisinage des neiges perpétuelles; ils sont très-communs et faciles à saisir. On en connaît quatre espèces, qui habitent l'Europe et apparaissent en juillet. L'*hercyne* rupicole est commune sur les Alpes et les Pyrénées.

HERCYNE, compagne de Proserpine. Elle jouait un jour dans le bois sacré de Trophonius, en Béotie, lorsqu'une oie qu'elle laissa échapper se réfugia dans un antre. De dessous la pierre où l'animal s'était caché, on vit alors couler une source qui donna naissance au fleuve Hercyne. Une statue placée plus tard dans cet antre représentait Hercyne tenant à la main une verge entourée de serpents.

HERCYNIENNE (forêt), en latin *Hercynia Silva*, en allemand *Harzwald*, forêt de pins, d'arbres à résine, qui couvrait une grande partie de la Germanie, entre le Rhin et la Vistule. Les géographes anciens ne la connaissaient qu'imparfaitement, et les géographes modernes sont loin d'être d'accord sur sa détermination. César donne à la forêt Hercynienne une longueur de soixante jours de marche, et une épaisseur de neuf jours. A notre époque, les montagnes boisées qui semblent le mieux correspondre à l'ancien nom de forêt Hercynienne sont : le Bœhmerwald (*Gabreta*), la forêt Noire (*Marciana Silva*), le Taunus (*Taunus mons*), le Teutoburgerwald (*Teutoburgensis Saltus*), le Harz (*mons Melibocus* ou *Bacenis Silva*), l'Erzgebirge (monts Sudètes), et le Riesengebirge (*Asciburgius mons* ou *montes Vandalici*).

HERCYNIENS (monts), en latin *Hercynii montes*, montagnes de l'ancienne Germanie, auxquelles aboutissaient les prolongements de la forêt Hercynienne. Aujourd'hui l'Erzgebirge.

HERCYNIO-CARPATHIEN (SYSTÈME), dénomination donnée par quelques géographes modernes, entre autres par Balbi, à l'ensemble des hauteurs qui forment la ligne de partage des eaux dans l'Europe centrale. Ce système embrasse toutes les chaînes comprises entre le Rhin, le Dniéper, le Danube, les plaines de l'Allemagne septentrionale et celles de la Pologne occidentale. Ces chaînes sont les Carpathes, les Sudètes, l'Erzgebirge, le Bœhmerwald, le Harz et le Thuringerwald.

HERCYNITE s. f. (èr-si-ni-te — du nom des monts *Hercyniens*). Minér. Aluminate de fer naturel qu'on trouve à Honlau, près de Ronsperg, au pied du versant oriental du Bœhmerwald, en Bohême.

— **Encycl.** L'*hercynite* est une substance noire, à poussière d'un vert foncé. Sa densité est de 3,9. Quant à sa dureté, elle varie de 7,5 à 8. Ce minéral se présente en cristaux octaédriques disséminés dans des blocs isolés. Quadrat, qui en a fait l'analyse, y a trouvé 61,5 d'alumine, 36,6 d'oxydule de fer et 2,9 de magnésie.

HERD-BOOK s. m. (èrdd-bouk; *h* asp. — mot angl. formé de *herd*, troupeau; *book*, livre). Écon. rur. Livre sur lequel on note l'origine des animaux de bonne race.

HERDECKE, ville de Prusse, province de Westphalie, régence d'Arnsberg, sur la Roër, qui y devient navigable; 3,200 hab. Tonnellerie, distilleries. Au N.-E. de la ville, on aperçoit l'Erzgebirge, chaînon qui porte sur l'une de ses sommités les ruines de la Hohe Syburg. C'est dans ce château que résidait Witikind, le dernier duc des Saxons, qui se défendit plus de trente années contre les Francs et le christianisme. Vaincu, en 775, par Charlemagne, il dut se résigner à recevoir le baptême.

HERDER (Jean-Godefroi), illustre penseur allemand, le créateur de la philosophie de l'histoire, né à Mohrungen (Prusse orientale) en 1744, mort à Weimar en 1803. Son père, qui était maître d'école, avait l'esprit borné et une foi étroite. Il ne permit d'abord à son fils que deux livres, la Bible de Luther et un livre de chant. D'une nature maladive, le jeune Herder fuyait les jeux de son âge et s'adonnait avec passion à la lecture d'ouvrages qu'il empruntait en secret. On raconte que, pour n'être pas découvert par son père, il lui arrivait souvent de monter sur un arbre, et comme, absorbé par sa lecture, il aurait pu se laisser choir, il prenait soin de s'attacher avec une courroie. Sur ces entrefaites, un prédicateur du nom de Trescho le prit pour secrétaire, fonction équivalant à peu près à celle de domestique; puis, remarquant chez le jeune homme de dispositions extraordinaires, il l'admit à partager les leçons qu'il donnait à ses enfants. Herder venait d'avoir dix-huit ans lorsqu'un médecin russe, de passage à Mohrungen, s'intéressa à lui et proposa de l'emmener à Saint-Pétersbourg, avec l'intention de lui faire étudier la médecine. Mais quelques personnes, frappées de sa vive intelligence, le retinrent à son passage à Kœnigsberg, et il n'alla pas plus loin. Ayant obtenu, pour vivre, une place de répétiteur dans un collége, il s'adonna alors à l'étude de la théologie, des sciences morales et de la philosophie. Entre temps, il suivait les cours de l'université où professait Kant, dont il devint l'enthousiaste admirateur, et qui consentit à lui donner des leçons particulières. A la même époque, Herder se lia également avec Hamann, l'auteur mystique des *Croisades d'un philologue*, esprit obscur, mais savant et profond. Ces deux hommes exercèrent une influence capitale sur celui qui devait un jour imprimer une si féconde impulsion à la littérature de son pays. A peine âgé de dix-neuf ans, Herder fut nommé professeur au *Lyceum Fredericianum* de Kœnigsberg, puis professeur et prédicateur à Riga (1764). C'est là qu'il publia ses premiers écrits, les *Fragments* et les *Sylves*, où l'on trouve tant d'idées nouvelles. Malheureusement, Herder avait pris un ton impérieux et dédaigneux à la fois, qui lui attira beaucoup d'ennemis et qui justifie ce jugement porté sur lui par Edgar Quinet : « Il rappelle l'humeur souffrante de Rousseau fugitif et vieilli. » La plupart des

principes qui allaient diriger les travaux de sa vie étaient déjà exposés dans ces pages; mais, au lieu de ce calme antique qu'il devait répandre plus tard sur tous les objets, il était alors animé de cette ardeur de polémique qui cherche à se produire. Sa situation à Riga devenait difficile après les attaques dont il était l'objet. On lui offrit la fonction d'inspecteur de l'école Saint-Pierre à Saint-Pétersbourg; mais il refusa, et, peu après, il accepta avec joie la proposition que lui fit le prince de Holstein-Eutin de l'emmener dans ses voyages (1769). Arrivé à Paris, Herder s'y lia avec Diderot, d'Alembert, Daubenton, etc. Le contact de ces grands esprits, tous imprégnés d'idées nouvelles et qui préparaient une rénovation sociale, produisit une vive impression sur Herder, et, à partir de ce moment, il abandonna la philosophie de Kant, les doctrines de la raison pure, pour s'élever jusqu'au culte de l'humanité. Étant venu quelque temps après à Strasbourg, il y connut le jeune Gœthe, sur lequel il prit un grand ascendant, bien que celui-ci lui reproche, dans ses *Mémoires*, son humeur fantasque et son esprit railleur. De retour en Allemagne, Herder fut appelé à Ruckebourg, par le comte de Schaumbourg-Lippe, en qualité de prédicateur de la cour, de superintendant et de conseiller du consistoire (1770). Les loisirs que lui laissèrent ces fonctions lui permirent de se livrer à des travaux qui commencèrent à fonder sa réputation en Allemagne. De ce temps date la grande influence de Lessing sur son esprit. Ce fut également à cette époque qu'il se maria, et les joies de la famille ne tardèrent pas à adoucir la rudesse naturelle de son caractère. Il était sur le point de prendre possession d'une chaire de théologie à Gœttingue, lorsque, en 1776, à l'instigation de Gœthe, le duc de Saxe-Weimar l'appela à la cour, où il remplit les charges importantes de surintendant général, de conseiller consistorial, ainsi que celle de prédicateur. C'était pour Herder une bonne fortune, car Weimar était alors la capitale intellectuelle et littéraire de l'Allemagne. Tout en continuant ses travaux, il s'occupa d'une façon toute particulière de l'amélioration morale du duché de Saxe-Weimar. Sous sa direction, on voit des écoles se fonder, l'instruction élémentaire s'organiser, toute l'économie de l'enseignement public changer de face. Il réforme même la liturgie luthérienne, rédige un catéchisme, prêche, fait des cours, s'applique à répandre la vie intellectuelle et à élever le niveau de la pensée. Tant de travaux utiles lui valurent, en 1789, d'être élu vice-président du consistoire et supérieur ecclésiastique, c'est-à-dire ministre des cultes. En attendant, sa renommée grandissait au dehors, et, en 1791, l'électeur de Bavière lui envoyait des lettres de noblesse. Ses dernières années s'écoulèrent paisiblement. Après avoir perdu presque entièrement la vue, il s'éteignit à Weimar, entouré de l'estime et de l'admiration universelle.

Comme écrivain, son nom vivra entre ceux de Lessing, de Schiller et de Gœthe, au premier rang parmi ceux qui ont illustré la littérature allemande. Comme philosophe, il tient une place à part. Ses premiers travaux sont purement critiques. Il a exploré la littérature moderne, il l'a comparée aux chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, et l'antiquité lui a paru bien supérieure; c'est à la poésie hébraïque, aux livres sacrés de l'Orient qu'il va demander des inspirations. De ces sources taries par le temps, et alors si dédaignées, il fait jaillir un torrent d'expressions énergiques, d'images neuves, qui se répandent dans nos littératures énervées et les régénèrent. L'influence de cette excursion dans le monde oriental ne se borne pas à la forme de la pensée: elle s'étend sur l'histoire, elle en crée la philosophie. Le berceau du genre humain, les migrations des peuples, les progrès de la civilisation, tous ces problèmes, s'ils ne sont pas résolus, nous apparaissent moins obscurs. Telle est l'œuvre capitale de Herder. Sous ce rapport, il continue Lessing, comme Lessing a continué Vico. En littérature, il fut aussi plus radical que Lessing dans la lutte contre l'envahissement du goût français, et l'on peut dire qu'il est le précurseur direct de Gœthe. Herder soumet l'humanité à des lois fatales de développement. C'est un panthéisme mitigé par quelques idées religieuses. Tous ses ouvrages portent l'empreinte du génie. On voit qu'il sait beaucoup, et ce qu'il ne sait pas, il le devine.

Ce n'est pas comme métaphysicien que Herder est célèbre; il s'est pourtant occupé de métaphysique dans la polémique qu'il soutint contre les principes de Kant et de Spinoza. Ce dernier commençait à décliner; on l'avait presque oublié quand Jacobi entreprit de prouver que Lessing était mort spinoziste. Mendelssohn déclara l'imputation calomnieuse. Il s'éleva dans les universités et dans les livres une violente querelle à cet égard. Herder, dans un ouvrage intitulé: *Dieu* (1787), en voulant réfuter Spinoza, ne réussit qu'à le faire revivre. Suivant Herder, Spinoza n'est ni un athée ni un panthéiste; au contraire, il considère Dieu comme la source de l'être; la connaissance et l'amour de Dieu, voilà le principe de toute perfection. Qu'importe sa terminologie? Il appelle Dieu *substance*. C'est une manière comme une autre de le définir. Herder essaye de justifier aussi l'opinion de Spinoza, que tout dans le monde est nécessaire. Spinoza niait l'individu, qu'il considérait comme un pur phénomène et un mode accidentel de la substance. C'est une question de mots, dit Herder, et personne ne pourrait contester que Dieu, ou, comme l'appelle Spinoza, la substance éternelle, ne soit le principe de toute *individuation*, c'est-à-dire l'auteur des êtres finis.

Il n'y a pas jusqu'au fatalisme de Spinoza qui ne lui paraisse pouvoir être justifié. « Nous devons nos connaissances, dit-il, à l'observation, à la généralisation, à l'induction: on peut se tromper dans ce travail; mais la règle suivant laquelle nous percevons, jugeons et raisonnons, est une *règle divine* à laquelle nous obéissons, alors même que nous nous trompons. Or, toute loi nécessaire suppose une existence nécessaire qui en soit le principe. Ainsi, la pensée, s'exerçant avec ordre et harmonie, est une démonstration de Dieu. » Herder ajoute qu'il n'y a pas d'autre démonstration de l'existence de Dieu, et que Spinoza a suivi la méthode employée par tous les grands hommes et qu'il n'y en a pas d'autre.

Après avoir défendu Spinoza, sous prétexte de le critiquer, Herder entreprend de détruire la théorie de Kant, incompatible avec celle de Spinoza. L'ouvrage dans lequel il attaque la *Critique de la raison pure* a pour titre: *l'Entendement et l'expérience, la raison et la langue*, ou *Métacritique* (Leipzig, 1799, 2 vol. in-8°). Kant avait critiqué son livre intitulé: *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*; peut-être cette circonstance n'a-t-elle pas été étrangère à la mauvaise humeur de Herder. Il reproche à Kant d'avoir voulu critiquer la raison, comme si la raison était un livre. Il se moque des allures pédantesques du professeur de Kœnigsberg, des formes *a priori*, des amphibolies, de l'autonomie, de la discipline et de l'architectonique, qui rappellent Aristote et les plus mauvais souvenirs de la philosophie scolastique. C'est le côté faible de la philosophie de Kant. Herder l'accuse d'avoir réduit l'entendement et les sens à n'être que des moules à fantômes, d'avoir fait de la raison un rêve ou un feu follet, sans règle et sans but. Herder va plus loin. S'il faut l'en croire, la *Critique de la raison pure* a déshonoré l'Allemagne, corrompu à la fois les esprits et la langue. On voit que le livre de Herder est un véritable pamphlet. Ce n'est pas le lieu d'examiner la philosophie de Kant et de voir ce que les reproches de Herder peuvent avoir de fondé ou contenir d'exagération.

Ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784-1787), traduites en français par Ed. Quinet (1827, 3 vol. in-8°), valent mieux pour sa gloire et celle de la pensée moderne. Il a le même objet que Vico en vue, mais il le traite à un point de vue différent. « Tout a sa philosophie, dit-il dans sa préface; pourquoi l'histoire n'aurait-elle pas la sienne? Celui qui a tout ordonné dans la nature, de telle sorte qu'une même sagesse, une même bonté, une même puissance règnent partout, depuis le système de l'univers jusqu'au tissu de la toile d'araignée, aurait-il abdiqué sa sagesse et sa bonté dans le gouvernement des destinées générales de l'humanité, et là seulement procéderait-il sans plan, sans dessein? Ce plan existe et c'est un devoir de chercher à le comprendre, quelque difficile qu'il soit de suivre les traces de la pensée divine. Quelle est la place que l'humanité occupe dans le système de la création et quelle est sa destination finale? A cette question, l'auteur cherchera la réponse, non dans les abstractions de la métaphysique, mais dans l'expérience et les analogies de la nature: heureux s'il pouvait communiquer à un seul de ses lecteurs la douce impression qu'a produite sur lui la sagesse éternelle du Créateur. » Nous consacrerons un article spécial à cet important ouvrage, où Herder affirme nettement l'existence d'un autre monde où l'homme doit trouver le complément de ses grandes destinées. V. PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Dans un opuscule ayant pour titre: *Regards sur l'avenir de l'humanité*, l'auteur semble se mettre en contradiction avec plusieurs des sentiments auparavant exprimés par lui touchant la vie future; il parle de la raison armée de la force et de la puissance, de Prométhée déchargé de ses fers et réalisant en ce monde les promesses d'infini qui existent à l'horizon de l'imagination. Il considère comme un malheur d'en appeler toujours à l'autre vie; cela fait désespérer de celle-ci et paralyse l'activité de tous.

Au surplus, Herder n'est pas de l'école de Hegel, qui, dans ses spéculations sur l'avenir du genre humain, ne s'inquiète pas de l'individu, mais ne considère que l'espèce. Herder est persuadé que la grandeur de l'humanité se compose de grandeurs individuelles, et il a raison. Il compte pour l'individu sur une immortalité plus nominale que réelle et plus facile à concevoir de l'espèce que de ses membres. La métempsycose en sera le moyen, mais il n'explique pas de quel genre de métempsycose il entend parler. Il dit seulement que notre avoir moral et intellectuel est un héritage créé par la tradition, ce qui est exact. Il ajoute qu'une pensée une fois éclose est immortelle, que nos actes ne meurent pas plus que nos pensées, qu'ils entrent dans le fonds commun. Ces sentiments sont exprimés avec éclat dans ses *Lettres sur les progrès de l'humanité* (Riga, 1793-1797).

Comme philosophe et comme historien, Herder est au premier rang parmi cette pléiade d'hommes de génie que l'Allemagne a produits à la fin du XVIIIe siècle, et son caractère, sa noblesse d'âme étaient à la hauteur de son talent.

Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, nous citerons les suivants: *Fragments sur la littérature allemande* (1767); *Sylves* ou *Forêts critiques* (1767); *Ossian* ou les *Chants des anciens peuples* (1769); *Sur l'origine du langage* (1773); *Origines du genre humain* (1774); *Voix des peuples* (1778), dont le succès fut énorme; *De l'influence du gouvernement sur les sciences* (1779); *Esprit de la poésie hébraïque* (1783), ouvrage d'une haute valeur, que Mme de Carlowitz a traduit en français (1845), etc. Une édition de ses *Œuvres complètes* a paru à Tubingue (1806-1810, 45 vol. in-8°). Elles ont été réimprimées depuis à Stuttgard en 60 vol. (1827-1830) et en 40 vol. (1852-1854). On a publié, en outre, des recueils de lettres inédites de Herder sous les titres de: *Tableau biographique de Herder, sa correspondance* (Erlangen, 1846-1848, 3 vol.); *Ouvrages posthumes de Herder, ses lettres non imprimées* (1856-1857, 3 vol.); le *Voyage de Herder en Italie, sa correspondance avec sa femme* (1859); *Lettres non imprimées dans les œuvres posthumes d'Herder* (Leipzig, 1861-1862, 3 vol.). En 1850, la ville de Weimar a érigé une statue en bronze en l'honneur du célèbre auteur de la *Philosophie de l'histoire*.

HERDER (Sigismond-Auguste-Wolfgang DE), minéralogiste et administrateur allemand, fils du précédent, né à Buckebourg (Lippe) en 1776, mort à Dresde en 1838. Quelques voyages qu'il fit avec Gœthe développèrent son goût pour la minéralogie. Lorsqu'il eut achevé ses études, il entra dans l'administration des mines de la Saxe, y remplit diverses fonctions, et devint enfin directeur général de cette administration en 1826. Herder apporta de grandes améliorations à l'industrie minière. Il est l'auteur de *Vingt-cinq planches de dessins des meilleurs appareils pour chauffer l'air des soufflets dans les mines* (Freiberg, 1840), ouvrage publié après sa mort.

HERDÉRIE s. f. (èr-dé-ri — de *Herder*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des vernoniées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans la Sénégambie.

HERDÉRITE s. f. (èr-dé-ri-te — du nom du comte de *Herder*, à qui Haidinger a dédié ce minéral). Minér. Substance d'un blanc jaunâtre ou verdâtre, qui ressemble à la variété d'apatite appelée vulgairement pierre d'asperge, avec laquelle on l'a d'abord confondue, et qu'on trouve dans les mines d'étain d'Ehrenfriedersdorf, en Saxe.

— **Encycl.** La *herdérite* se présente en prismes à six faces, surmontés d'un pointement hexaèdre. Elle est translucide et à éclat vitreux. Sa dureté est de 5, et sa pesanteur spécifique de 2,9. Au chalumeau, ce minéral fond difficilement, en donnant un émail blanc. Réduit en poudre, il se dissout dans l'acide chlorhydrique. Sa composition chimique n'a pas encore été exactement déterminée. On pense cependant, d'après les essais de P. Pattiner, qu'on doit le regarder comme un phosphate d'alumine et de chaux renfermant un peu de fluor.

HERDONIUS (Appien), chef sabin qui tenta, l'an 460 av. notre ère, de s'emparer de Rome avec 4,000 aventuriers, bannis ou esclaves fugitifs. Suivant une version, il serait venu par le Tibre, sur des bateaux plats, aurait gravi le mont Capitolin dans le silence de la nuit, et se serait rendu maître du temple de Jupiter et de la forteresse; d'autres rapportent qu'il entra par la porte Carmentale, toujours ouverte, et qu'il monta jusqu'au Capitole sans être inquiété, chose qui paraît fort extraordinaire, bien que la cité fût alors pleine de troubles au sujet de la loi Terentilla. Quoi qu'il en soit, au point du jour, Herdonius appela les esclaves à la liberté en arborant un chapeau au bout d'un javelot; il promettait l'abolition des dettes et de l'usure, des réformes démocratiques, etc. Assiégé dans le Capitole, il se défendit pendant quatre jours, fut forcé dans sa retraite et massacré. Ce curieux épisode des premiers temps de la république a exercé la sagacité des historiens, notamment de Niebuhr, et l'on a conjecturé qu'un semblable coup de main n'a pu devenir possible qu'avec la connivence des bannis romains, surtout de Fabius Cœson, fils de Cincinnatus, ou des patriciens, qui voulaient faire diversion aux débats de la loi Terentilla.

HERDOUAR, HOURDOUAR ou **HARDOUAR**, en anglais *Hurdwar*, ville de l'Indoustan, province nord-ouest, sur le Gange, à sa sortie des montagnes de Garoual, à 170 kilom. N.-E. de Delhi, par 190° 57' de latit. N. et 75° 48' de longit. E. C'est une ville sacrée dans la religion indoue et un lieu de pèlerinage célèbre. Herdouar est située au pied des montagnes qui servent de contre-forts aux pics du Thibet, près du point où le Gange pénètre dans les plaines de l'Indoustan. Les beautés pittoresques qu'offre ce lieu célèbre y attirent, chaque année, un grand nombre de voyageurs européens. La ville consiste en une longue file de maisons d'assez belle apparence; elle occupe une vaste esplanade sur les bords du Gange. Une sombre forêt l'environne et la domine. A chaque extrémité des faubourgs, des arbres séculaires projettent leur ombre sur les eaux du fleuve, et leurs dômes verdoyants se marient agréablement aux colonnades de l'architecture orientale. De hautes montagnes, aux cimes couvertes de neiges éternelles, forment le fond du tableau.

L'eau du Gange reçoit tous les douze ans, dit-on, une vertu nouvelle. C'est alors que chacun s'empresse de venir s'y purifier. Toutes les routes sont couvertes de longues files de pèlerins de tout âge, de toute condition et de tout sexe, s'acheminant pêle-mêle vers le lieu révéré, et frappant l'air de leurs cris de joie lorsque, arrivés sur les collines d'où l'on découvre Herdouar, ils aperçoivent le fleuve sacré sortant des montagnes. La ville d'Herdouar ne suffit pas à loger la dixième partie des pèlerins; mais la chose du monde dont un Asiatique s'inquiète le moins, c'est le logement. La plupart portent leurs tentes, et les pauvres s'abritent sous le feuillage des arbres. Les alentours de la ville ne forment plus qu'un vaste camp où toutes les nationalités se mêlent et se confondent. Les astrologues règlent le moment précis où l'immersion doit avoir lieu pour produire toute son efficacité. Cette ablution est la seule cérémonie observée par les baigneurs. Elle consiste en une simple immersion dans le Gange et dans un tribut que les brahmanes ont soin de recueillir. Ces religieux forment un des traits principaux du tableau. Ils se rendent en grand nombre à Herdouar; on les voit sur les *verandahs*, sur les galeries et sur les toits des principaux édifices. Ils se font même construire, dans le fleuve, des théâtres du haut desquels ils président aux ablutions des baigneurs. Autrefois, quand le moment de l'immersion était venu, tout le monde se précipitait à la fois dans le fleuve, et il en résultait une espèce de mêlée qui coûtait la vie à bon nombre de pèlerins. Le gouvernement anglais a remédié à cet inconvénient en rendant les abords du Gange plus faciles par la construction d'un pont qui n'a pas moins de 100 pieds de largeur, et se compose d'une soixantaine de degrés. A toute heure du jour, il est couvert d'une multitude de pèlerins qui montent ou qui descendent en poussant des cris bizarres.

La réunion de tant de peuples divers sur un seul point a donné naissance à des transactions commerciales que l'usage a consacrées. La foire d'Herdouar est célèbre dans tout l'Orient et attire souvent autant de marchands que de dévots de bonne foi. L'attention s'y porte surtout sur le marché aux animaux, l'un des plus considérables de l'Inde. Les bords de la mer Rouge y envoient une race de coursiers à belle encolure et légers comme le vent. On y vend aussi des éléphants, des chameaux, des bœufs, des vaches, des moutons, des chats, des chiens, etc.

Les principaux articles de commerce mis en vente à la foire d'Herdouar consistent en pierres précieuses que les lapidaires y apportent de toutes les parties de l'Asie. Les tissus de Cachemire y brillent en profusion à côté des étoffes de fabrique anglaise. Il n'y a pas jusqu'à la parfumerie et la bijouterie de Paris qui ne trouvent un débouché dans ce coin reculé de l'Asie.

La foire d'Herdouar, comme toutes celles de l'Inde, diffère des foires européennes; on y voit bien des jongleurs et des saltimbanques, mais elle n'offre aucun de ces spectacles qui, chez nous, attirent la curiosité publique.

HÈRE s. m. (è-re; *h* asp. — L'origine de ce mot est douteuse. On le tire généralement du germanique: ancien haut allemand *hêrro*, seigneur, maître; gothique *here*; anglo-saxon *hearra*; scandinave *herre*; allemand *herr*, dont l'origine est peut-être la même que celle du latin *herus*, maître, qui vient probablement de la racine sanscrite *har*, prendre, s'emparer. D'autres tirent directement *hère* du latin *herus*, le mot maître étant employé par dérision. En terme de vénerie, *hère* vient probablement du germanique: ancien haut allemand *hiruz*, cerf; anglo-saxon *heort*; scandinave *hiörtz*, que Pott a comparé au latin *cervus*). Homme misérable, sans fortune et sans considération. Ne s'emploie guère qu'avec l'épithète *pauvre*: *La fortune est un enfant peu difficile en jouets; elle ballotte aussi bien un pauvre* HÈRE *qu'un potentat*. (Mme de Puizieux.)

Quittez les bois, vous ferez bien;
Vos pareils sont misérables,
Cancres, *hères* et pauvres diables.
La Fontaine.

— Véner. Nom du jeune cerf qui cesse d'être faon.

HÉRÉ (Emmanuel), architecte français, né à Sancy (Moselle) en 1705, mort à Lunéville en 1763. Ce fut lui qui exécuta le plan et dirigea les travaux des embellissements de Nancy, dont le roi Stanislas fit une ville nouvelle. Héré reçut, en récompense du talent qu'il déploya dans ces circonstances, des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel. On a de lui: *Recueil des plans, élévations et coupes, tant géométrales qu'en perspective, des châteaux, jardins et dépendances que le roi de Pologne occupe en Lorraine, y compris les bâtiments qu'il a fait élever* (Paris, 1753, 3 vol. contenant 74 planches); *Recueil des fondations et établissements faits par le roi de Pologne* (Lunéville, 1762, in-fol.).

HÉREAU (Edme-Joachim), littérateur, né à Paris en 1791, mort en 1836. Il se rendit en 1809 en Russie, avec un prince russe dont il était le secrétaire, et donna des leçons de littérature à Saint-Pétersbourg; mais, soupçonné, en 1812, d'être l'auteur d'une pièce de vers contre l'empereur Alexandre, il fut envoyé en Sibérie. Quelque temps après, des soldats français, faits prisonniers pendant la désastreuse retraite de Russie, furent envoyés dans son lieu d'exil. Héreau, qui connaissait à fond le russe, leur servit d'interprète et leur rendit de nombreux services. Après une dure captivité, il put enfin quitter la Sibérie, devint secrétaire d'ambassade à Berlin, et revint à Paris en 1819. A partir de ce moment, Héreau s'adonna entièrement à la littérature. Il collabora à l'*Almanach des Muses*, à l'*Almanach des dames*, à la *Revue encyclopédique* (1820), dont il devint secrétaire général; à la *Causeuse* (1822), au *Bulletin universel des sciences et de l'industrie* (1826), dont il fut également secrétaire général; à la *Chronique de Paris*, où il fit des articles de critique théâtrale; au *Dictionnaire de la conversation*, dont il dirigea la rédaction de 1822 à 1835. Des difficultés qu'il eut avec les éditeurs de ce recueil le forcèrent à se retirer. Comme il était sans fortune et chargé d'une nombreuse famille, il conçut, pour vivre, divers projets qui échouèrent. Désespéré, Héreau résolut d'en finir avec la vie et se pendit. C'était un écrivain laborieux, spirituel, caustique même, mais qui ne possédait que des connaissances superficielles. Outre des pièces de vers, des fables agréables et un nombre considérable d'articles, Héreau a publié: *Analyse des fables russes imitées de Kriloff* (Paris, 1825); *Revue sommaire de quelques ouvrages poétiques* (Paris, 1826); *Examen de l'anthologie russe* de M. Dupré de Saint-Maur (Paris, 1827), etc. On lui doit le tableau de la littérature russe et polonaise inséré dans l'*Atlas des littératures*, de M. Jarry de Mancy.

HÉRECHERCHE s. m. (é-re-chèr-che). Entom. Insecte lumineux peu connu, qui vit à Madagascar.

— **Encycl.** Les voyageurs désignent sous ce nom une espèce de mouche luisante ou phosphorescente, qui vit dans les bois à Madagascar. On voit là, pendant la nuit, des bluettes de feu qui forment un singulier spectacle. Quelquefois ces mouches s'introduisent en grand nombre dans les maisons. Un voyageur, s'éveillant en sursaut, crut voir sa chambre en feu; mais il ne tarda pas à reconnaître la cause de sa frayeur. Dapper appelle cet insecte un escarbot lumineux qui éclaire et étincelle dans les bois et sur les maisons, pendant toute la nuit, comme s'il était enflammé. Flacourt rapporte, de son côté, quelques faits analogues.

HÉRÉCULE s. f. (é-ré-ku-le). Helminth. V. HÆRUQUE.

HEREDIA (Jose-Maria), poëte cubain, né à Santiago de Cuba en 1803, mort à Toluca (Mexique) en 1839. Il était fils d'un magistrat qui lui fit donner une brillante éducation. Dès l'âge de dix-huit ans, il commença à se faire connaître par un volume d'*Essais poétiques*, puis il visita le Mexique, étudia le droit à la Havane, et devint avocat à la *Real audiencia de Puerto-Principe*. Compromis en 1823 dans un complot ayant pour objet l'indépendance de l'île, Heredia fut condamné au bannissement. Il se réfugia alors aux États-Unis, puis se rendit au Mexique (1826), où le président Victoria le nomma *ministro de la audiencia*. Tout en remplissant ces hautes fonctions, Heredia ne cessait de cultiver la poésie. Un recueil de vers, publié aux États-Unis en 1825, avait produit une grande sensation et fondé sa réputation. En 1831, il publia un ouvrage historique intitulé: *Leçons sur l'histoire universelle*, aussi remarquable par l'élévation et la profondeur des vues que par la netteté du style. Cinq ans plus tard, Heredia obtint de retourner à Cuba, mais il n'y resta que quelques mois et revint prendre au Mexique un poste qu'il avait occupé avec la plus grande distinction. C'est là qu'il mourut dans la force de l'âge et du talent. Ce qui domine dans les poésies d'Heredia, c'est un caractère de douce rêverie, un sentiment de mélancolie plein de grâce et de charme, qui font de lui le Lamartine de son pays. Les œuvres d'Heredia, parmi lesquelles on cite particulièrement comme des chefs-d'œuvre son ode sur l'*Océan* et son admirable chant intitulé le *Niagara*, ont été publiées à Barcelone en 1840, et rééditées depuis à New-York.

HÉRÉDITAIRE adj. (é-ré-di-tè-re — lat. *hæreditarius*, de *hæres*, héritier). Possédé, acquis par voie d'héritage: *Un champ* HÉRÉDITAIRE. *Un manoir* HÉRÉDITAIRE. *Des biens* HÉRÉDITAIRES.

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans af[faires,
Cultive de ses mains les champs *héréditaires*.
Andrieux.

‖ Qui se transmet comme un héritage, par voie de succession: *Charge* HÉRÉDITAIRE. *Office* HÉRÉDITAIRE. *La noblesse* HÉRÉDITAIRE *est le plus grand fléau dont la Providence puisse affliger l'espèce humaine*. (D'Entraigues.)

— Qui est transmis de père en fils, de génération à génération: *Maladie, vice* HÉRÉDITAIRE. *Il est impossible que le génie soit* HÉRÉDITAIRE *dans aucune famille*. (Mme de Staël.) *On a reconnu que la carie, dans le blé, est une maladie* HÉRÉDITAIRE. (M. de Dombasle.)

HÉRÉDITAIREMENT adv. (é-ré-di-tè-re-man — rad. *héréditaire*). Par droit d'héritage, par succession; de génération à génération: *Des biens transmis* HÉRÉDITAIREMENT. *Voulez-vous dépendre d'un maître, établissez que le pouvoir parmi vous se transmettra* HÉRÉDITAIREMENT. (Lamenn.) *Chez les végétaux, les monstruosités ont été individuelles, et ne se sont pas transmises* HÉRÉDITAIREMENT. (A. Maury.)

HÉRÉDITÉ s. f. (é-ré-di-té — lat. *hæreditas*; de *hæres*, héritier). Transmission par voie de succession: *L'*HÉRÉDITÉ *de la pairie, en France, a été abolie à la suite de la révolution de 1830. L'*HÉRÉDITÉ *est l'espoir du ménage, le contre-fort de la famille, la raison dernière de la propriété*. (Proudh.) ‖ Se dit particulièrement de la transmission de l'autorité suprême par voie de succession: *L'*HÉRÉDITÉ, *c'est la volonté de tous condamnée à n'avoir pour interprète qu'un homme qu'elle n'a point choisi, qu'elle ne pourra rejeter, s'il est batailleur, cruel, ignorant, oppresseur, que par une lutte sanglante, dont la défaite le jettera dans l'esclavage, et dont la victoire s'appellera révolution*. (Proudh.) ‖ Droit de recueillir une succession d'une personne; ensemble des biens que laisse une personne en mourant: *Accepter l'*HÉRÉDITÉ. *Renoncer à l'*HÉRÉDITÉ. *C'était une bonne loi pour la démocratie, que celle qui défendait d'avoir deux* HÉRÉDITÉS. (Montesq.) *Ce qui manque au pauvre, ce n'est plus l'*HÉRÉDITÉ, *c'est l'héritage*. (Proudh.)

— Physiol. Transmission par la voie du sang de certaines particularités organiques, de certaines qualités morales: *Il est certain que plusieurs altérations ou défectuosités morales sont transmissibles par* HÉRÉDITÉ. (Alibert.)

— **Syn. Hérédité, héritage, succession.** *Hérédité* a d'abord un sens propre que ne peuvent avoir les deux autres mots, il signifie le droit d'hériter; un héritier, dont on conteste les droits, présentera des titres pour prouver son *hérédité*, et, dans ce cas, on ne pourrait dire ni *héritage* ni *succession*. *Succession* diffère aussi d'*héritage* en ce qu'il peut exprimer l'action même de remplacer une personne défunte dans la possession de certaines choses. Mais c'est lorsque les trois mots sont employés pour désigner la chose même sur laquelle le droit de possession est transmis, qu'ils peuvent être considérés comme synonymes; et dans ce cas, voici les nuances qui les distinguent: *Hérédité* est un terme d'érudition et ne s'emploie que par rapport aux anciens: *Il se forma chez les Romains une règle, que l'on ne pourrait ni donner ni transmettre son* HÉRÉDITÉ *que par des paroles de commandement*. (Montesq.) *Héritage* est le mot du langage ordinaire, le seul aussi qui puisse s'employer au figuré, comme lorsque les chrétiens appellent le ciel leur *héritage*. Enfin *succession* est le mot de la science et du palais, c'est lui qu'on emploie toujours quand on considère les biens transmis comme donnant ou pouvant donner lieu à des contestations judiciaires: *Une* SUCCESSION *embrouillée, vacante*, etc.

— **Encycl.** Physiol. *Hérédité médicale*. Les médecins entendent par *hérédité* cette tendance de la nature à reproduire chez l'enfant certains caractères physiques ou moraux de l'organisation des parents. L'*hérédité* éclate chez l'homme et dans sa forme générale et dans la proportion relative de ses parties; elle se manifeste par les propriétés intimes de la fibre organique, si l'on peut ainsi dire; les mouvements, les allures, les traits du visage, le son de la voix, les singularités fonctionnelles, tout témoigne du rapport vivant qui se continue entre le produit et ses facteurs, même après la séparation de l'être nouveau, qui, émancipé de l'incubation utérine, se pose au dehors dans la sphère de son individualité.

Avant d'étudier les circonstances qui peuvent exercer quelque influence sur cette transmission, il est bien important d'établir quels sont les états physiologiques et pathologiques qui peuvent ainsi se transmettre. On les a rangés, d'après M. Becquerel, de la façon suivante:

— I. HÉRÉDITÉ D'ÉTATS PHYSIOLOGIQUES. 1° *Transmission de la forme extérieure et des traits de la face, qui sont la conséquence, non de l'éducation, mais de la naissance*. Relativement à cette transmission, on doit se rappeler que ce n'est pas toujours dans la première enfance, mais à une époque plus ou moins avancée que se manifeste la ressemblance des enfants aux parents.

2° *Transmission de la stature, de la force physique et de la durée de la vie*. Les exemples de longévité, par exemple, sont fréquents dans les mêmes familles.

3° *Transmission des ressemblances morales*. Elles sont toujours très-difficiles à constater, en raison des changements qu'y apporte l'éducation.

4° *Transmission des caractères de race, de nation*.

5° *Transmission des tempéraments, des constitutions et des idiosyncrasies*.

— II. HÉRÉDITÉ D'ÉTATS PATHOLOGIQUES. 1° *Transmission des vices de conformation des organes internes et externes*.

2° *Transmission de la prédisposition ou de l'aptitude organique aux maladies*.

Cette division, bien qu'excellente en tous points, nous entraînerait à des redites, qu'il faut surtout éviter dans un ouvrage tel que le *Grand Dictionnaire*. Nous distinguerons donc simplement l'*hérédité physique* et l'*hérédité morale*. L'*hérédité physique* se manifeste surtout par l'organisation de la structure externe. La forme, la régularité ou l'irrégularité des traits sont héréditaires. Les anciens le savaient tellement bien, qu'il existait en Crète une loi qui ordonnait de faire un choix des jeunes gens les plus remarquables par la beauté des formes, et de les forcer à se marier, afin de propager leur type. Certaines familles portent en naissant une particularité qui, souvent, fait reconnaître chacun des membres. Les Cansada, en Italie, portaient sur la cuisse une tache en forme de fer de lance. Les Romains désignaient sous le nom générique de *Buccones*, *Labeones*, *Nasones*, différentes familles qui offraient héréditairement un développement de telle ou telle partie du corps. Sans vouloir accumuler les exemples de l'*hérédité* des traits, citons l'expression passée dans le peuple de nez à la Bourbon pour nez aquilin, trait caractéristique de la famille de nos anciens rois. Quelquefois l'*hérédité* porte sur l'ensemble de la physionomie; il n'y a alors que l'air de famille; mais si c'est une seule partie du visage ou une partie quelconque du corps qui offre cette ressemblance héréditaire, cette ressemblance sera bien plus frappante. L'*hérédité* se retrouve encore non-seulement dans la taille, la longévité, la faculté procréatrice développée à un très-haut degré chez certaines familles, mais encore dans la structure interne. Il était naturel de penser, en effet, que les deux structures, ayant une connexion si intime, émanant toutes les deux d'une même organisation, devaient toutes les deux prendre part à l'*hérédité*. Le fait est généralement vrai; rien de plus certain que la transmission des anomalies du système osseux, que celle des fluides qui circulent dans l'organisme. Telle famille se distingue par la prépondérance du sang, telle autre par la quantité de la bile. On parle vulgairement du beau et du mauvais sang; la lymphe est pareillement soumise au même principe; mais de ce que, dans certains cas, l'*hérédité* de la structure interne et de la structure externe a été constatée, s'ensuit-il que cette correspondance existe toujours? Non, certes. M. Lucas, à qui nous empruntons cette théorie, a divisé cette correspondance des deux structures en plusieurs parties; d'où il suit que la ressemblance peut être totale pour la structure externe, nulle pour la structure interne, et réciproquement; de même que la ressemblance peut être partielle d'un côté, totale de l'autre, ou bien encore partielle ou nulle pour les deux structures en même temps. Ces dernières lois s'expliquent de la manière suivante. La nature n'a et ne peut avoir que deux façons d'agir: elle procède soit par imitation, soit par création nouvelle. De ce que jusqu'à présent nous l'avons vue suivre la première loi, il ne s'ensuit pas qu'elle ait perdu le droit de créer. M. P. Lucas appelle cette seconde loi *innéité*. Il fallait, au reste, que cette seconde loi existât, car elle nous explique les faits opposés à l'*hérédité*, par exemple la dissemblance entre deux jumeaux, entre deux monstres même, comme les frères Siamois, qui, unis par l'ombilic, différaient par la taille et par les traits du visage; le fait de Bébé, nain du roi Stanislas, qui était né de parents de taille ordinaire, et un grand nombre d'enfants qui naissent boiteux, bossus ou déformés, de parents bien conformés.

Les variations morales héréditaires sont: 1° les passions, 2° la folie; ou plutôt, c'est la disposition aux passions et à la folie qui est héréditaire.

Voici ce que dit M. Descuret pour ce qui concerne l'*hérédité* de la prédisposition aux passions: « C'est une question à laquelle je ne balance pas de répondre par l'affirmative. Le raisonnement seul m'avait d'abord conduit à cette conclusion; l'observation d'un grand nombre de faits n'a, depuis, laissé à cet égard aucun doute dans mon esprit. La colère, la peur, l'envie, la jalousie, le libertinage, la gourmandise et l'ivrognerie sont les passions dont j'ai vu le plus fréquemment la transmission héréditaire, surtout quand le père et la mère en étaient atteints tous les deux. Dans le cas où les époux ont des penchants tout à fait différents, il arrive pour les caractères ce qui a souvent lieu pour les constitutions: les enfants n'ont presque aucune ressemblance avec leurs parents. Le goût immodéré des liqueurs alcooliques est héréditaire: on a eu souvent à surveiller des enfants enclins dès leurs premières années à satisfaire un désir funeste, héritage des habitudes vicieuses de leurs parents. » M. Brierre de Boismont signale l'*hérédité* agissant dans la propension au suicide. Que cet acte contre nature vienne d'une véritable folie ou qu'il soit le fait de la seule passion, il n'en est pas moins incontestable que l'influence des antécédents générateurs y est pour quelque chose.

On pourrait prendre les passions une à une et montrer que, dans chacune d'elles, l'*hérédité* joue un certain rôle.

Pour l'aliénation mentale, la question ne saurait être un seul instant douteuse, dit M. Francis Bleynie. La folie héréditaire est estimée par Esquirol à un quart dans la classe pauvre, aux trois cinquièmes chez les riches. Parchappe donne un septième; Moreau, neuf dixièmes. La proportion d'un tiers est celle qui paraît à Valleix se rapprocher le plus de la vérité.

Quant à ceux qui nient l'*hérédité* morale, ils ne manquent pas d'exemples en leur faveur: « Comment se fait-il, disait Alexandre de Trolles, que tant d'imbéciles engendrent des hommes capables, et que tant d'hommes capables naissent d'imbéciles? » — « Du sage Périclès, dit P. Lucas, sortent deux sots; d'Aristide, l'infâme Lysimaque; de Sophocle, d'Aristarque et de Socrate, des fils plus vils que la pituite. » Mais tous ces exemples, que l'on pourrait augmenter encore, concourent, d'après nous, à prouver la loi d'innéité et ne peuvent servir à faire nier celle de l'*hérédité*. C'est en partant de cette loi que l'éleveur créera des races nouvelles, et que le médecin, appliquant les lois de l'hygiène aux maladies qui règnent héréditairement dans les familles, tendra à régénérer les races.

Deux proverbes, passés depuis longtemps dans le langage vulgaire, semblent nous indiquer combien cette *hérédité* est reconnue: « Tel père tel fils; bon chien chasse de race, » dit le peuple, qui, quoique étranger à la science, n'en a pas moins observé cette loi de transmission. D'ailleurs, si nous compulsions les feuilles publiques et les mémoires judiciaires, que de mauvaises passions trouverions-nous transmises héréditairement, et, si nous remontions à l'antiquité, combien trouverions-nous de Messalines, de Poppées et de Julies issues de mères courtisanes!

A côté de ces penchants, et comme antithèse heureuse, citons, dans l'antiquité, les Hortensius, les Curion et les Lysius, chez qui l'art oratoire se propageait, même parmi les femmes; Eschyle, dans la famille duquel on comptait huit poëtes tragiques. Dans des temps plus modernes, les Condé excellaient dans l'art militaire, les Médicis avaient la politique en partage; les familles de Van Dyck et de Vernet, la peinture; le père du grand Mozart donne naissance à une série de musiciens et de compositeurs distingués.

« L'*hérédité* morale ne s'arrête pas là, dit Cros; aux facultés intellectuelles vient s'ajouter la transmission des facultés sensorielles et sensitives. Que de familles où la cécité et la surdi-mutité frappent un des membres à chaque génération! A côté de ces malheureuses infirmités, n'y a-t-il pas des générations entières chez qui la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat sont excessivement développés? »

— *Des circonstances qui modifient l'hérédité*. 1° L'état physiologique ou pathologique des parents peut d'abord très-bien ne pas se transmettre aux enfants. Dans d'autres cas, il saute une génération.

2° La prédisposition organique à un état morbide, étant transmise, peut encore ne pas se traduire par la production de la maladie elle-même, et cela, dans deux circonstances spéciales: si aucune cause occasionnelle n'est venue contribuer à déterminer sa manifestation, et si une hygiène bien entendue, des précautions convenables ont fait disparaître ou du moins atténué cette prédisposition.

3° Le sexe exerce une influence. Le père aussi bien que la mère transmettent une prédisposition organique morbide. Mais y concourent-ils de la même manière? C'est une question qui n'est pas encore décidée d'une manière certaine.

Ainsi, on a d'abord prétendu que le père transmettait la prédisposition morbide aux garçons et la mère aux filles. L'observation a prouvé que rien n'était moins exact. On a dit ensuite que les pères transmettaient aux filles et les mères aux garçons: c'est encore une erreur; ce croisement, qui a lieu quelquefois, est loin d'être constant.

4° L'âge des parents. Plus l'âge des parents est avancé, plus ils transmettent facilement aux enfants l'état dont il est question: c'est un fait qu'on ne saurait mettre en doute.

5° Le régime et les soins hygiéniques auxquels ont été soumis les parents avant l'époque et à l'état de la conception exercent une influence notable.

C'est ainsi que, d'après Becquerel, la prédisposition morbide est transmise moins facilement et moins énergiquement, si ce régime et ces soins ont été judicieux, convenables et de nature à combattre la maladie dont les parents ont été affectés.

L'hygiène, au point de vue de l'*hérédité*, a cinq ordres de moyens à sa disposition: 1° un allaitement convenable, à l'aide d'une nourrice forte, robuste, bien musclée, à peau brune, et présentant des conditions tout opposées à celles des caractères physiques des parents.

2° Après la lactation, une alimentation convenable et propre à combattre la disposi-